

Adam Jarosz

Université de Gdańsk

CONTRE LA BIBLE, CONTRE
LE PÈRE
OU À LA DÉCOUVERTE
DE L'UNIVERS
DES RÉFÉRENCES
INTERTEXTUELLES EXTRA
BIBLIQUES DANS *FRANZ
ET FRANÇOIS* DE FRANÇOIS
WEYERGANS

Against the Bible, against his father: On discovering the world of extrabiblical intertextual references in François Weyergans' *Franz et François*

ABSTRACT

The aim of the analysis is to present selected non-biblical intertextual references appearing in the novel *Franz et François* by the Belgian writer François Weyergans. They create a polylogue of voices coming from various areas of culture, e.g. literature (Gide), philosophy (Sartre, Camus) or psychoanalysis (Freud, Karl Abraham), and often taking issue with the world of traditional biblical values. As such these references illustrate well the process of individuation of the hero of the novel who, full of guilt, moves away from the Bible and from his father.

KEYWORDS: Bible, intertextuality, Sartre, Camus, father, son, psychoanalysis, François Weyergans.

La Bible, « architecte de tous les textes » et le « Grand code » comme se plaît à l'appeler Northrop Frye (Frye 1984 : 15), constitue une source intarissable de grandes images symboliques porteuses de valeurs kérygmiques¹. Cet aspect pédagogique de la Bible s'esquisse avec une grande force dans le roman autobiographique *Franz et François* de François Weyergans. Centré sur les difficiles relations entre père et fils, le roman présente tous les aléas de l'individuation psychologique de François, processus d'autant plus difficile que réalisé contre les attentes paternelles². Échec pédagogique de la Bible

¹ Sur la Bible en tant qu'architecte de la culture occidentale voir entre autres les remarques de D. Chauvin et de B. Sosieñ (Chauvin 1992 : 16, Sosieñ 2003 : 17). Sur la notion même d'architecte voir la définition de Genette (1992 :13). La valeur kérygmique de la Bible a été très bien décrite par I. Piekarski (Piekarski 2001 : 234).

² En marge de l'analyse proposée il faut préciser que la problématique du roman de Weyergans – conflit entre le père et le fils – s'inscrit dans un contexte à la fois sociologique et littéraire beaucoup plus vaste :

ou celui de l'enseignement paternel basé sur la Bible ? Loin de prétendre fournir une réponse à une question aussi délicate, notre analyse s'assigne un autre objectif : celui de présenter des textes et des auteurs qui, mentionnés, cités ou paraphrasés dans la narration de François, permettent au garçon de se positionner face au poids écrasant de la Bible et, surtout, face à l'autorité du père « ce pape à domicile enfermé dans son Vatican mental » (Weyergans 2007:185). Ainsi conçue, l'analyse permettra de montrer ce qui effectivement se réalise dans le roman : le dialogue polémique qui se noue entre la Bible (et les interprétations parfois abusives de celle-ci) et les textes qui apparaissent dans la perception de François. Conscients des limites formelles de l'analyse et désireux de mettre en exergue la visée surtout illustrative de celle-ci, nous avons à dessein décidé de faire abstraction des références bibliques (pourtant prédominantes dans le texte)³ et de focaliser notre intérêt surtout sur les écrivains dont les noms apparaissent dans le cadre des conflits traversés par François Weyergraf, le double de l'auteur (que nous appellerons désormais le Weyergans) : peur devant les conséquences morales de la masturbation, infidélité conjugale et séparation d'avec le père et d'avec la morale chrétienne, du moins celle dont son père se fait chantre. D'où les noms de Gide, Sartre et Camus qui occupent le plus clair de l'étude proposée.

Toutefois, avant de passer à l'essentiel de l'analyse, il y a lieu de rappeler quelques informations de base sur la trajectoire biographique et littéraire de François Weyergans et sur le roman qui nous intéresse⁴.

Né en 1940, François Weyergans est le fils de Franz Weyergans, écrivain catholique très populaire en France et en Belgique dans les années 50. Metteur en scène, écrivain et critique littéraire, Weyergans fils fait ses débuts dans le cinéma (il est l'auteur de plusieurs courts-métrages importants) pour s'orienter ensuite vers la littérature. En 1970, il publie son premier roman, *Salomé* (1968), longtemps resté inédit. Bientôt suivent d'autres romans, tels que *Le Pitre* (1973), *Berlin mercredi* (1979), *Le radeau de Méduse* (1983), *La démence du boxeur* (1982), *La vie d'un bébé* (1986), *Franz et François*

celui de la remise en question de l'autorité paternelle. B. Lahire caractérise ainsi ce contexte : « dès le milieu du XIX^{ème} siècle cette problématique de l'autorité paternelle se trouve contestée de l'intérieur par des écrivains plus sensibles que les autres à ces excès de puissance qui condamnent d'une certaine façon les individus à se trouver hors-d'eux mêmes, s'ils ne peuvent pas assumer cette identité entre l'individu et la puissance » (Castelain-Meunier, Lahire, Wormster 2013). Le cas de l'écrivain le plus souvent cité dans ce contexte, Franz Kafka, semble bien illustratif à cet égard. Écrasé par le père dominateur, il vit dans un état de « délabrement nerveux provoqué par l'angoisse et le sentiment de culpabilité » (Kafka 2005 : 40). On pourrait dire le même au sujet de Weyergans qui caractérise son enfance de la manière suivante : « [le père] m'avait imposé avec une telle violence sa vision du monde depuis ma naissance, et même depuis ma conception, que j'en avais perdu à tout jamais le goût, le désir, le pouvoir ou les moyens de l'affronter » (Weyergans 2007 : 339). Sur la situation psychologique de Kafka voir les remarques de Ł. Musiał, de B. Lahire (Musiał 2011 : 59–60, Lahire 2010) et l'étude de V. Nabokov *Franz Kafka* (in : F. Kafka, *La métamorphose* (Paris 1989).

³ Quelques informations supplémentaires sur ce sujet figurent aussi dans les articles d'A. Sabău et d'A. Jarosz (Sabău 2008 : 140–147, Jarosz 2018 : 415–432).

⁴ La littérature sur l'intertextualité étant très riche il nous serait extrêmement difficile de la présenter de forme détaillée. Pour les besoins de la présente étude nous adoptons la définition de l'intertextualité proposée par Genette. Genette définit l'intertextualité comme « une relation de coprésence entre un ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, la présence effective d'un texte dans un autre » (Genette 1992 : 8). Genette distingue ensuite les formes du phénomène en énumérant la citation, le plagiat et l'allusion (Genette 1992 : 8). Sur la notion d'intertextualité voir aussi les remarques de Głowiński, Kasperski, Kristeva et Gignoux (Głowiński 1986 : 75–100, Głowiński 2000, Kasperski 1996, Kristeva 1969, Gignoux 2006).

(1997) et *Trois jours chez ma mère* (2005). Chose importante, *Salomé*, *Le Pitre*, *Franz et François* et *Trois jours chez ma mère* forment un cycle romanesque construit autour de la biographie d'un protagoniste, François, personnage pouvant être considéré, dans une certaine mesure, comme *alter ego* de Weyergans lui-même (Robert 2010)⁵. *Salomé* narre l'histoire d'un jeune metteur en scène, décrivant ses premières relations affectives, son amour pour Salomé (sorte de l'éternel féminin imaginé à la manière nervalienne) et surtout ses problèmes et inhibitions sexuelles parmi lesquels un rôle central revient à la masturbation et à la peur devant les conséquences morales de celle-ci. *Le Pitre* offre une vision cocasse des sessions thérapeutiques d'un jeune garçon, organisées selon le paradigme lacanien. *Franz et François* brosse un portrait littéraire des relations entre le père et le fils, sorte de bilan dans lequel François Weyergans explique les enjeux moraux et religieux qui se situent à la racine de son conflit avec le père. *Trois jours chez ma mère* est construit autour du personnage de la mère de l'écrivain⁶. Chose importante, la prose de Weyergans révèle un richissime éventail de thèmes et motifs qui pourraient s'ériger au rang d'emblèmes de sa création littéraire : le film, la critique filmique et littéraire, la psychanalyse, l'érudition biblique, sans oublier une connaissance approfondie de la culture antique et des méandres du pop art : autant d'aires thématiques apparentées où vient s'abreuver la veine créatrice de l'écrivain. Toutefois, chez Weyergans, cette richesse pléthorique de motifs abordés se profile sur un fond dominé par l'omniprésent thème de la masturbation et des nombreux et variables symptômes névrotiques qui s'ensuivent, calvaire auquel d'innombrables sessions de psychanalyse ne parviennent pas à mettre fin. Bien entendu, cette caractéristique concerne aussi *Franz et François*, roman dont le nombre et la densité de références intertextuelles font penser soit au « foutoir » (le mot apparaît dans le texte), soit à l'immense bibliothèque de François Weyergraf, appelée *capharnaüm*, nom qui constitue une allusion évidente à la chambre de Gerald de Nerval, d'ailleurs nommément cité (Weyergans 2007 : 37)⁷.

Divisé en deux parties de longueur inégale (la première racontée par le narrateur omniscient et l'autre par protagoniste lui-même), *Franz et François* essaie d'analyser les relations entre François et son père Franz. En fait, François ne dialogue pas avec son père, mais plutôt avec l'image de son père, ce dernier ayant disparu 25 ans auparavant. Quant à François, il s'agit d'un quinquagénaire aigri et névrosé, « à la dérive », comme le désigne sa femme (Weyergans 2007 : 19), écrivain qui s'impose une tâche : terminer un roman sur son père. En grande partie achevé, puisque rédigé depuis cinq ans, il manque pourtant audit roman quelques phrases de conclusion, fâcheuse circonstance qui bloque son édition. Théoriquement facile à surmonter, l'obstacle représente en réalité un défi de taille, puisque pour terminer le roman, François doit soumettre à une analyse impitoyable la totalité de ses rapports avec son père. En d'autres termes, pour François, la

⁵ Sur une caractéristique plus détaillée de l'œuvre de François Weyergans voir surtout Paque 2005.

⁶ En fait, s'écartant du biographique, le roman se concentre plutôt sur les problèmes de création littéraire. Comme le constate Florence Noiville dans *Fluidité Weyergans* publié dans *Le Monde*, « *Le trois jours chez ma mère* est un roman creux (...) où les thèmes de l'empêchement et de l'inhibition sont élevés au rang d'objet littéraire » (Noiville 2006).

⁷ Dans *Aurélia*, Nerval caractérise ainsi sa chambre : « j'ai trouvé là tous les débris de mes diverses fortunes (...). C'est un capharnaüm comme celui du docteur Faust » (Nerval 1999 : 469-470). Capharnaüm, ce mot étrange ouvre une suite de références à l'œuvre de Nerval. La plus importante sera présentée dans la deuxième partie de l'étude.

rédaction définitive du roman constituerait donc à la fois une sorte de *catharsis* et d'acte expiatoire qui, réalisés, lui permettraient de pardonner à son père et à lui-même. Certes une pareille quête identitaire constitue une dure épreuve, car l'origine de la mésentente fondamentale se situe au cœur même du développement de l'enfant, processus qui se réalise contre les attentes parentales, donc « à rebours de l'éducation qu'il avait reçue » (Weyergans 2007 : 28). Partisan de la morale et de l'axiologie chrétiennes, « chantre du mariage chrétien et de l'amour fidèle » (Weyergans 2007 : 17), Franz condamne la masturbation et les liaisons extraconjugales. Mais, ô paradoxe !, c'est précisément vers ce chemin que va progressivement s'orienter l'existence de François. Paralysé par la peur devant les conséquences morales de la masturbation, pratique à laquelle il se livre de manière compulsive, il parvient, la trentaine sonnée, à dépasser ce stade, pour se marier, divorcer, se remarier et, surtout, pour s'engager dans beaucoup de relations éphémères avec des femmes, comportements qui ne sont que la figure d'un processus plus vaste, à savoir, la séparation d'avec l'Église catholique. Ce double étagement de l'existence de François, centrée d'abord la masturbation, ensuite sur la chasse frénétique au féminin, a présidé à notre choix des références intertextuelles. Toutefois, avant de présenter ces deux groupes de références, il faut en citer une bien illustrative du sujet du roman, le conflit du fils et du père, personne doublement valorisée puisque à la fois haïe et vénérée. C'est une allusion à *Énéide* que le narrateur évoque de la manière suivante :

François s'était souvenu d'Énée descendant aux enfers pour y questionner son père, un passage qu'il avait traduit jadis à livre ouvert, après des nuits d'étude qui n'étaient rien par rapport aux nuits qui l'attendaient et pendant lesquelles, tel le héros de Virgile, il irait à la rencontre de son père défunt. « Tu es enfin venu ! » avait dit le père d'Énée à son fils, *venisti tandem...* (Weyergans 2007 : 57)

Le fils qui rejoint le père... on chercherait en vain une meilleure formule de la problématique du roman. *Franz et François* est, on l'a déjà dit, un dialogue avec le père mort, enivrant voyage dans le passé entrepris en quête de pardon et d'une meilleure connaissance du défunt. Or l'idée de cette réconciliation invite à revenir au problème fondamental qui, dès la petite enfance, hante le jeune François: le péché d'Onan, donc la recherche des délices sexuels interdits. Soucieux de bien présenter ce détail qui donne un goût à la fois sublime et moralement odieux à son enfance, François utilise la métaphore plurielle du martyr, terme générique qui renvoie à un spectre d'images concordantes, telles que celle de l'enfant de chœur qui a des érections, celle d'un gladiateur qui s'oppose victorieusement à tout (lisez à la morale chrétienne de l'époque) et, enfin celle du fakir qui résiste à la souffrance de toute sorte. Cette idée de souffrance endurée et des coûts psychologiques qu'elle entraîne se reflète bien dans trois références intertextuelles qui méritent d'être cités : des évocations du *Lotus bleu*, bande dessinée d'Hergé, le roman *Si le grain ne meurt* d'André Gide et de réflexions théoriques du psychiatre allemand Karl Abraham. Tissant un lien intertextuel évident entre *Franz et François* et le *Lotus bleu*, le narrateur paraphrase ainsi le contenu des cette bande dessinée :

[Dans le *Lotus bleu*] Tintin se repose chez un maharadjah et assiste aux tours les plus étonnantes d'un célèbre fakir. (...) Un fakir impressionne les autres en leur donnant le spectacle de quelqu'un qui se joue de la douleur et s'amuse là où tout le monde souffrirait (Weyergans 2007 : 37)

François, lui aussi, veut être fakir. Fascination d'enfant ? Anecdote sans importance ? Peut-être. Mais aussi excellente métaphore du refoulement sexuel, idée qui apparaît nettement signalée dans le roman :

À vingt-quatre ans, il était allé voir une psychanalyste, le Dr Jacqueline Marchal, à qui il avait raconté ses interminables et chastes fiançailles, évoquant aussi ses masturbations d'adolescent : « Quand je me masturbais, dès que je sentais arriver le plaisir, dès que l'éjaculation était imminente, j'arrêtais pour ne pas commettre un péché mortel. J'attendais la fin de l'érection et je recommençais en arrêtant juste avant que...
– Mais vous vous preniez pour un fakir ! ». (Weyergans 2007 : 38)

Selon la psychanalyste qui se penche sur le cas de François, à l'enfance, celui-ci serait donc une sorte de fakir remettant à l'infini le plaisir sexuel prohibé. Mais à la même époque François est aussi un garçon qui cherche désespérément des bribes d'informations sur sa sexualité débordante qui lui fait peur. Tel un pansement que l'on applique à une plaie ouverte, celles-ci se retrouvent par miracle dans un livre alors mis à l'index, *Si le grain ne meurt* d'André Gide. Admirateur, malgré lui, de « ces grandeurs et servitudes de la masturbation » (Weyergans 2007 : 153) comme le dit le narrateur, paraphrasant à cette occasion le titre du roman de Vigny, François évoque ainsi le roman de Gide :

Dès la première page de *Si le grain ne meurt*, j'appris qu'on appelait « des mauvaises attitudes » ce que le petit André Gide faisait sous la table avec le fils d'une concierge. Moi, c'est au fond du jardin que je m'étais livré à ce genre de rendez-vous, et comme Gide, c'était aussi avec le fils d'une concierge ! « L'un près de l'autre, mais non avec l'autre pourtant », écrivait Gide. Moi aussi ! Malgré le flou artistique dont il entoure sa révélation, je crois aujourd'hui, après avoir relu son texte, que Gide et l'autre bambin (...) se tripotaient chacun son zizi personnel, tandis qu'avec mon bambin à moi, nous n'avons rien fait d'autre que nous montrer nos postérieurs. (Weyergans 2007 : 84)⁸

Peinture littéraire des « mauvaises habitudes », le roman de Gide assure un alibi moral aux pulsions libidinales irrépressibles de François, passions inavouées et inavouables qu'il assouvit moitié par curiosité, moitié à son cœur défendant. Beaucoup plus tard, avec d'autres lectures à savoir celles de Freud et de Karl Abraham déjà mentionné, ledit alibi acquiert aussi une caution scientifique. Paraphrasant Abraham et rapportant ses constatations directement à son vécu personnel, François remarque :

Les névrosés pensent, que la perte séminale leur fait du tort et se satisfont de pratiques interrompues avant éjaculation. Ils s'imaginent alors qu'ils ne se sont pas masturbés. Tout à fait moi ! J'aurais compensé la renonciation au plaisir final par des plaisirs préliminaires plus importants, mais l'excitation sexuelle qui n'est pas satisfaite se change en angoisse, affirme Karl Abraham qui n'est pas un plaisantin. (Weyergans 2007: 236)

Ni Karl Abraham, ni Freud que l'on pourrait aussi abondamment citer ici ne sont des plaisantins et ce qu'ils affirment a un certain poids scientifique. Celui-ci soulage, libère

⁸ Bien entendu, la scène paraphrase la situation décrite à la première page de *Si le grain ne meurt* d'André Gide (Gide 1979 : 7, 8). Dans un autre passage Weyergans joue à plusieurs reprises avec l'expression « aussi longtemps que ma mémoire remonte en arrière » qui figure au début du roman gidien (Gide 1979 : 8). Jugée « lurdingue », mais stylistiquement exploitée (Weyergans 2007 : 84-85), l'expression constitue une preuve de plus du lien intertextuel fort qui se tisse entre l'œuvre de Weyergans et le roman de Gide.

et sécurise en exorcisant les effluves de l'enseignement pastoral de l'Église pour laquelle toute perte séminale extraconjugale équivaut au *peccatum gravissimum* (Weyergans 2007 : 213)⁹.

On pourrait attribuer la même valeur explicative et psychologiquement sécurisante à d'autres auteurs et œuvres qui font irruption dans l'orbite des intérêts de François. L'irruption est des plus heureuses puisque d'année en année, la vie psychique de François se transforme de plus en plus en terrain de frictions entre deux courants d'idées tout à fait contradictoires : les obsessions conservatrices de son père faciles à retrouver dans d'abondants passages de ses œuvres citées par François et les tendances libertines représentées par des titans intellectuels de l'époque, surtout Sartre et Camus nommément cités dans le roman. Dans le roman de François, son père, lecteur zélé de la Bible, se fait apologiste et porte-fanion d'un catholicisme des années 50, mouvement spirituel militant « qui a pris la fâcheuse habitude de croire que l'avenir passait par lui et qu'il était le eul rempart possible contre toutes les manifestations du mal, dont l'éventail allait de la masturbation au stalinisme » (Weyergans 2007 : 155). D'où le nombre de titres de chapitres des romans du père, aujourd'hui déjà difficilement identifiables, qui longtemps constituent la pâture intellectuelle du garçon. Essayant de rendre compte du contenu de ces ouvrages, François affirme entre autres :

Une partie de vie de Franz Weyergraf avait consisté à donner conseils aux couples. François se souvenait des chapitres intitulés « La fiancée médiatrice », « Une seule chair », « Fidélité des corps », des pages qu'il lisait comme si son père, par le détour de l'imprimé et au-delà de la mort, continuait de le désapprouver, opposant à sa conduite libertine une sorte de dogme conjugal dont François pouvait se moquer, mais auquel il devait néanmoins la vie. (Weyergans 2007 : 49)

Chose importante, les romans du père (en vérité ceux de Franz Weyergans) semblent saturés de présence divine, Dieu devenant « une espèce de voyeur camouflé en Dieu protecteur » (Weyergans 2007 : 49) censé veiller sur chaque couple qui s'embrasse. Mi-amusé, mi-irrité, François, se plaît à citer quelques phrases d'un roman paternel bien illustratives de cette entremise divine : « Ils se sentirent dans la main de Dieu. Et cette main se referma sur eux » et « la jeune épouse rouvre les jeux et murmure : "Comme le Christ a aimé L'Église... Dieu nous regarde, Jean" » (Weyergans 2007 : 50).

À la fois pédagogique, militante et fustigeant le mal, quel qu'il soit, cette attitude de Franz Weyergans explique bien le contexte spécifique, nettement péjoratif, dans lequel il situe toute évocation de l'œuvre sartrienne et/ou camusienne. Dans l'optique du père, fidèlement reflétée dans le roman de François, vu surtout à travers le prisme de sa *Nau-*

⁹ Détail important à ajouter: à l'époque de la jeunesse de Weyergans/Weyergraf cette opinion de L'Église n'a rien d'une menace ou bien d'une dispute théologique vague, mais constitue une rude réalité à laquelle *nolens volens* se voit confronté un garçon qui vient au confessionnal en vue d'obtenir l'absolution. Dans *Salomé* le protagoniste relate en détail la situation qui est probablement celle vécue par Weyergans lui-même. Ayant confessé à un prêtre s'être masturbé jusque à l'éjaculation, il se voit privé d'absolution et littéralement chassé de l'église, situation extrêmement humiliante qu'il relate dans les mots que voici: « je ne fus qu'injuré, mais privé d'absolution et prié de déguerpir. Je crus qu'il allait sortir du confessionnal pour me tirer par les cheveux et me traîner jusqu'à la sacristie où il m'aurait tapé dessus à coups d'ostensoir. Fou de rage, il envoyait des postillons et j'en reçus sur la joue, je m'en souviens très bien, pourtant une grille séparait nos visages » (Weyergans 2005 : 32).

sée, Sartre est la figure de proue d'une génération dangereuse de jeunes écrivains qui « se vautrent dans la boue » (Weyergans 2007 : 87). Non moins sévère est le verdict que Franz réserve à Camus, écrivain taxé de nihilisme et considéré comme un dangereux rival philosophique de Gabriel Marcel, existentialiste catholique dont le père de François se montrerait prêt à accepter les postulats idéologiques. Or, rien de cette haine idéologique ne subsiste dans les relations de François, pour qui Camus représente une autorité philosophique communément reconnue. Autorité que l'on consulte et à laquelle on ose écrire, ainsi qu'en témoigne un passage de *Franz et François* dans lequel François mentionne un échange épistolaire qu'il parvient à avoir avec Camus lui-même :

Je lus *Le mythe de Sisyphe* attiré par la table des matières : Un raisonnement absurde, L'homme absurde, La création absurde. « Tous les héros de Dostoïewski », écrivait Albert Camus, s'interrogent sur le sens de la vie". Moi aussi, je m'interrogeais sur le sens de la vie. « C'est en cela qu'ils sont modernes : ils ne craignent pas le ridicule". Moi aussi, je me sentais moderne, mais je craignais le ridicule. Camus parlait du suicide, le seul problème philosophique vraiment sérieux, selon lui. J'avais des questions à lui poser et je lui envoyai une lettre. À quoi pouvait servir, lui demandais-je, la vie d'un garçon de seize ans? (je m'étais vieilli d'un an) ? Il me répondit qu'à seize ans, on doit refaire à ses propres frais le parcours que nos aînés ont déjà fait. (Weyergans 2007 : 178)

Nous connaissons la réaction plus que méprisante de Franz qui, mis au courant de l'événement, constate : « Méfie-toi de ces gens-là, ton Camus et d'autres sont des existentialistes » (Weyergans 2007 : 178)¹⁰. À vrai dire, il serait difficile de déceler chez François des traces directes de méditations existentielles très poussées attribuables aux lectures de Camus et/ou tributaires de ce contact épistolaire éphémère, mais la brèche semble enfin ouverte. C'est par elle qu'entre enfin un souffle nouveau, qui permet à François sinon de s'affranchir des entraves du catholicisme sectaire et militant du père, du moins d'envisager d'autres conceptions du développement individuel, beaucoup plus éloignées de l'œil providentiel de Dieu le Père et plus ouvertes à la libération sexuelle dans toute l'acception du terme. À part Sartre et Camus, François parvient à trouver aussi d'autres contextes littéraires susceptibles de cautionner ses choix moraux encore en devenir. La lecture du roman en révèle deux qui méritent attention. Si étrange que cela risque de paraître, le premier reste en rapport avec Paul Claudel, écrivain catholique bien connu de l'époque. La deuxième s'enracine dans le climat affectif de *Sylvie*, le récit de Gérard de Nerval, auteur que François connaît bien. La référence à l'écriture claudélienne se manifeste dans un contexte particulier puisqu'en confrontation avec l'un des auteurs allemands préférés de Franz : Rilke. Décrivant les espoirs de son père sur l'avenir radieux du fils, François note : « Mon père avait fait apparaître mon avenir dans une boule de cristal : une jeune fille m'attendait avec un recueil de poèmes de Rilke à la main » (Weyergans 2007 : 136). La phrase est immédiatement confrontée à celle de Claudel :

Je relus une phrase de Paul Claudel recopiée dans un carnet qui ne me quittait jamais.
« Le paradis qui consisterait dans la possession totale d'une femme et dans la prise comme fin

¹⁰ Dans un autre passage, le café de Flore est taxé d'être le « nid de dangereux existentialistes » (Weyergans 2007 : 258).

suprême de ce corps et de cette âme ne me semble en rien différent de l'enfer », avait écrit, peut-être en connaissance de cause, le grand poète catholique. (Weyergans 2007: 134)

Pour les non spécialistes en matière d'écriture claudélienne, l'origine de la phrase et, qui plus est, sa teneur, semblent des plus ambiguës. La phrase constituerait-elle une invitation à la chasteté conjugale, ou, au contraire, à une vie libertine, que l'on qualifierait, faute de mieux, de dissolue ou bien d'immorale ? Nous n'en savons rien, mais une chose paraît sûre. Attentif à cette phrase, François fait d'elle son *credo*, profession de foi profane qui lui permettra de rencontrer une multitude de femmes et d'enfreindre le sacro-saint tabou du mariage chrétien inviolable. Or, chez François, on l'a dit, cette quête du féminin prend une coloration typiquement nervalienne, puisque durant ses sorties il s'imagine en héros de *Sylvie*, ainsi que le prouve la phrase qu'il cite : « je sortais du théâtre où, tous les soirs, je paraissais aux avant-scènes en grande tenue de soupirant » (Weyergans 2007 : 232)¹¹. Tel un soupirant de Nerval, dans son roman, François reste fidèle à la phrase nervalienne, mais à deux exceptions près : au décor théâtral de *Sylvie*, lieu riche en sous-entendus sexuels, il substitue un bar, *Bazooka bar*, le domaine des entraîneuses et prostituées. Le jeu de glissements et de substitutions s'opère aussi dans la sphère de l'objet de l'amour, où l'idéal nervalien se voit extirpé au profit d'un nombre de prostituées prêtes à tout. Il faudrait d'ailleurs souligner ici le mot « tout », car grâce aux confidences de François, nous avons l'occasion d'en apprendre plus long sur la nature même de *Bazooka bar* et ses clients. C'est un endroit louche que l'on fréquente en vue de donner libre cours aux fantasmes sexuels les plus débridés. Tel est aussi le cas de François, qui encore trop inhibé pour aspirer à un rapport sexuel complet avec une fille, se contente de se voir masturbé par des adeptes de l'amour vénal. « Je dansais avec l'une ou l'autre, avec une troisième, dit-il, qui se serraient bien fort contre moi et me tripotaient l'entrejambe jusqu'à ce que je me décide à en choisir une et me laisse entraîner dans un coin sombre où j'étais prestement déculotté » (Weyergans 2007 : 232). Bien entendu, les parties ultérieures du roman révèlent des images de la maturation sexuelle de protagoniste qui parvient enfin à surmonter son inhibition sexuelle inculquée par le père. Fiancé, mari, divorcé il s'enlise progressivement dans la vie sexuelle libre de toute contrainte morale. Or, l'analyse méthodique des aléas de la *libido* de François rend possible de retrouver des traces d'un écrivain qui, tel un spectre, semble assister aux activités littéraires de Weyergans : Franz Kafka¹². Le nom surgit à l'occasion de l'analyse rétrospective des fiançailles de François qui, terriblement longues, font penser aux périple d'antan. Plein d'ironie mordante, François constate :

Quatre ans de fiançailles ! Combien de temps avait duré le voyage de Magellan autour du monde ? Combien de temps avait duré l'expédition de Bougainville ? Moins longtemps que mes fiançailles ! (...) des fiançailles sérieuses, une vraie promesse de mariage avec don par le jeune homme à la jeune fille une d'une bague de fiançailles dont le prix d'achat représenterait au bas mot une centaine de séances de branlette dans les cafés où triomphait l'érotisme belge. (Weyergans 2007 : 225)

¹¹ La phrase citée est celle qui inaugure *Sylvie* de Gerard de Nerval (Nerval 1988 : 44).

¹² Bien entendu, on l'a déjà dit, le cas de Kafka n'est qu'un exemple (mais probablement le plus illustratif) de la problématique du conflit père/fils, thème qui, dès la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle commence à s'incruster dans la littérature européenne.

Signum temporis de l'époque, ainsi que l'on pourrait alléguer non sans raison ? sans doute, mais aussi analogie flagrante à la biographie de Kafka, que, à en juger d'après l'exactitude des détails cités, Weyergans semble connaître bien :

Combien de temps ont duré les expéditions du capitaine Cook dans l'océan Pacifique ? Le docteur Zscharnack n'était pas impressionné par la longueur de mes fiançailles. Freud aussi est resté longtemps fiancé. Et Kafka, une compétence en la matière ! Cinq ans. Plus fort que Magellan, Bougainville, Cook et Weyergraf ! Cinq ans de tourments avec sa Fräulain Bauer. Cinq ans et mille pages de lettres qui n'étaient pas encore publiées quand je commençai ma cure de psychanalyse en 1964. (Weyergans 2007 : 226)

La Bible, l'*Énéide*, Freud, Karl Abraham, Hergé, Sartre, Camus, travestissement, sinon vulgaire, du moins très naturaliste, du rêve nervalien, enfin Kafka ridiculisé : autant de références intertextuelles censées illustrer les vicissitudes de la maturation psychique de François Weyergans/Weyergraf, processus tourmenté et douloureux puisque réalisé en constante opposition à l'autorité paternelle et contre les dogmes de l'Église catholique. Certes les références citées ont fait l'objet d'un choix préalable imposé par les objectifs de l'analyse, mais le nombre plus que sidérant de tous les œuvres et auteurs qui apparaissent sur les pages de *Franz et François* appelle, en guise de conclusion, encore deux commentaires supplémentaires. Fait déjà signalé, le sens du premier s'orienterait inéluctablement vers une sorte d'éloge de l'immense érudition scientifique et littéraire de Weyergans, qualité qui lui rend possible de puiser à pleines mains dans l'héritage culturel de l'humanité tout entière.

Le deuxième commentaire serait le fruit de la réflexion sur les enjeux littéraires patents et latents de cette surabondance des auteurs et œuvres cités. S'écartant de l'esthétique, le sens de celle-ci serait sans doute à chercher du côté de l'idéologique, du mimétique et de l'illustratif, les faits littéraires cités figurant un espace dédalique de valeurs antithétiques que, faute de mieux, on se verrait forcé à appeler paysage culturel du XIX et XXI^{ème} siècles. Or, cet univers moralement éclaté que cite, paraphrase et critique Weyergans constitue aussi quelque chose de plus : l'horizon axiologique de l'écrivain et par là même celui de son *alter ego* littéraire. C'est dans les éléments les plus saillants de ce paysage dramatique et de cet horizon tantôt clair, tantôt à la limite de la visibilité, que le jeune Weyergraf/Weyergans cherchera protection, refuge et force nécessaires pour s'émanciper, en tant qu'individu humain et écrivain, du pouvoir du père et de l'Église. Et il serait utile de rappeler une fois de plus un fait sur lequel on ne saurait trop insister : dans le cas de Weyergraf/Weyergans émancipation veut dire aussi *catharsis* et pardon.

BIBLIOGRAPHIE

- CASTELAIN-MEUNIER LAHIRE Bernard, WORMSTER Gérard, 2013, *Un père pourquoi faire ?*, <http://sens-public.org/article1027.html?lang=fr> (consulté le 4.05.2019).
- CHAUVIN Danièle, 1992, *L'œuvre de William Blake. Apocalypse et transfiguration*, Grenoble : PUG.
- FRYE Northrop, 1984, *Le Grand Code. Bible et la littérature*, Paris : Seuil.
- GENETTE Gerard, 1992, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris : PUF.
- GIDE André, 1979, *Si le grain ne meurt*, Paris : Gallimard.

- GIGNOUX Anne-Claire, 2006, De l'intertextualité à la réécriture, *Cahiers de narratologie* 13, <https://journals.openedition.org/narratologie/329> (consulté le 4.05.2019).
- GŁOWIŃSKI Michał, 2000, *Intertekstualność, groteska, parabola. Szkice ogólne i interpretacje*, Kraków : Universitas.
- GŁOWIŃSKI Michał, 1986, O intertekstualności, *Pamiętnik Literacki* 77 (4) : 75–100.
- JAROSZ Adam, 2018, (Nie)zgodnie z przekonaniem ojca, (nie)zgodnie z Biblią, czyli o intertekstualnym świecie odniesień biblijnych w powieści *Franz i François* François Weyergansa, *Zeszyty Naukowe KUL* 60, 415–432, http://www.kul.pl/files/102/articles/2018_1/26_adam_jarosz.pdf (consulté le 4.05.2019).
- KAFKA Franz, 1989, *La métamorphose*, Paris : Librairie Générale Française.
- KAFKA Franz, 2005, *Lettre au père*, http://www.pilefacebis.com/sollers/IMG/pdf/kafka_lettre_au_pere.pdf (consulté le 4.05.2019).
- KASPERSKI Edward, 1996, *Teoria i literatura w sytuacji ponowoczesności*, (in:) *Literatura i różnorodność. Kresy i pogranicza*, Eugeniusz Czapplewicz, Edward Kasperski (red.), Warszawa : DiG.
- KRISTEVA Julie, 1969, *Semeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris : Seuil.
- LAHIRE Bernard, 2010, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris : La Découverte.
- MUSIAŁ Łukasz, 2011, *Kafka. W poszukiwaniu utraconej rzeczywistości*, Wrocław : Oficyna Wydawnicza Atut.
- NERVAL Gerard, 1988, *Sylvie. Les chimères*, Paris : Larousse.
- NERVAL Gerard, 1999, *Aurélia*, Paris : Librairie Générale Française.
- NOIVILLE Florence, 2006, *Fluidité Weyergans*, publié dans *Le Monde*, https://lemonde.fr/livres/article/2005/09/29/la-fluidite-weyergans_693960_3260.html (consulté le 2.05.2019).
- PAQUE Jeannine, 2005, *François Weyergans, romancier*, Bruxelles : Luce Wilguin.
- PIEKARSKI Ireneusz, 2001, Kod sztuki. O Biblii w Northropa Frye'a wizji literatury, *Teksty Drugie* 3–4 : 231–244, http://rcin.org.pl/Content/57858/WA248_71480_P-I-2524_piekarski-kod_o.pdf (consulté le 2.06.2017).
- ROBERT Laurent, 2010, *François Weyergans, Le Pitre*, http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_285393/fr/francois-weyergans-le-pitre (consulté le 2.06.2017).
- SABĂU A. M., François Weyergans et Kenzaburô Ôé (perpé) tuer le père ou sauver le fils?, *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia* 4, 2008, 140–147, <http://studia.ubbcluj.ro/download/pdf/377.pdf> (consulté le 4.05.2019).
- SOSIEŃ Barbara, 2003, *Hipoteksty, teksty, mity czyli o współlistnieniu metod*, (in :) *Intertekstualność i wyobraźniowość*, Barbara SosieŃ (red.), Kraków : Universitas, 9–19.
- WEYERGANS François, 2005, *Salomé*, Paris : Éditions Leo Scherr.
- WEYERGANS François, 2007, *Franz et François*, Paris : Grasset.